Document generated on 07/15/2025 8:35 p.m.

Santé mentale au Québec

Folie et clochardisme

Thomas Szazs

Volume 15, Number 2, November 1990

Le réel et la mort dans la situation thérapeutique

URI: https://id.erudit.org/iderudit/031574ar
DOI: https://doi.org/10.7202/031574ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)
1708-3923 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Szazs, T. (1990). Folie et clochardisme. *Santé mentale au Québec*, *15*(2), 233–239. https://doi.org/10.7202/031574ar

Tous droits réservés © Santé mentale au Québec, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Communications brèves

Folie et clochardisme

Qu'est-ce qu'on fait dans la rue, plus souvent qu'autrement? On rêve....
La Rue... est le sanctuaire moderne.
(Louis-Ferdinand Céline, 1924)

La folie et le clochardisme ne sont pas des phénomènes nouveaux. Au contraire, les termes *fou* et *clochard* ou sans-abri renvoient à des problèmes humains qui se perpétuent sous des couleurs nouvelles à chaque époque et exigent des solutions appropriées à l'époque.

Selon les experts — sociologues, psychiatres, éditorialistes — s'il y a maintenant des milliers de gens qui vivent dans la rue dans les grandes villes américaines, c'est parce qu'ils sont trop pauvres pour se procurer un logement, ou trop psychotiques pour s'occuper d'eux-mêmes, ou pour les deux raisons à la fois. Ces explications paraissent meilleures qu'elles ne le sont vraiment. En réalité, il y a toujours eu un grand nombre de démunis et de malades mentaux dans les rues depuis que les grandes villes existent.

*
* *

Nous savons fort bien que l'indigence — dans son sens élémentaire de ne pouvoir se procurer gîte et couvert — était fréquente à l'ère pré-industrielle, comme elle l'est encore dans les pays du tiers-monde. Cependant, dans les sociétés féodales où l'on se trouvait lié à un territoire et à un clan, il n'était pas prévu que les gens deviennent des *individus* indépendants, au sens moderne du terme. Aussi ne pouvaient-ils pas — en tant qu'*individus* indigents ou aliénés — devenir des problèmes; l'équilibre homéostatique des sociétés féodales interdisaient d'avance cette possibilité.

Il est ironique de constater que les mêmes processus sociaux qui ont libéré la personne du clan et créé l'individu ont aussi contribué à

définir cet individu comme indigent ou aliéné. C'est dans ce sens seulement que nous pouvons considérer, à l'instar des conservateurs qui le soutiennent avec raison, que les programmes de bien-être social ont contribué en partie à créer la pauvreté et la dépendance. Gertrude Himmelfarb résume cette thèse ainsi:

> Avant l'avènement de la fabrication industrielle, il n'y avait pas de «pauvres». C'est la fabrication industrielle qui a libéré toute une classe de la population de leur inféodation à un domaine, et qui les a affranchis en même temps des seigneurs féodaux qui assumaient la responsabilité de les protéger en cas de famine ou de guerre. Dans cette condition antérieure de servitude, il n'y avait pas de «pauvres», seulement des «esclaves». Les pauvres constituèrent donc une «nouvelle classe», un produit de l'émancipation (Himmelfarb, 1983, 76).

Avant la laïcisation de la déviance, il n'y avait pas de «psychotiques», seulement des «hérétiques» et des «fous». Les aliénés devenaient aussi une nouvelle classe, un produit de l'émancipation de la servitude théologique. Autrement dit, les idées de pauvreté et d'aliénation mentale sont toutes deux des produits de la modernité — plus spécifiquement, de l'individualisme et de la structure de rapport politique entre l'individu et l'État. Cela explique le fait apparemment paradoxal que les pays les plus riches ont officiellement le plus grand nombre de pauvres, un phénomène qu'Adam Smith avait déjà su relever pertinemment.

À mesure que la clochardisation formait une catégorie discrète, l'expression «abriter les sans-abri» devenait monnaie courante, comme «traiter les malades mentaux». Mais le recours à ces expressions n'a fait que reporter la pénible confrontation avec les questions antérieures, soit: qu'est-ce qu'un domicile? Qu'est-ce que la maladie mentale? Il en résulte que nous nous berçons de la fausse conception qu'il est naturel ou normal pour l'être humain d'avoir un domicile et d'être sain mentalement (c'est-à-dire jouir de la raison). La moindre réflexion nous indiquera que c'est plutôt le contraire.

Nous venons tous au monde sans abri, comme nous y entrons sans langage ni raison. La mère fournit l'utérus dans lequel le fœtus se développe; sinon, il n'y aurait pas de vie fœtale. De même, les parents (ou leurs substituts) procurent le toit sous lequel le nourrisson, l'enfant et l'adolescent grandit jusqu'à l'âge adulte et à l'indépendance; sinon, le corps de l'enfant pourrait se développer mais son esprit s'atrophierait et mourrait. Faire son nid, bâtir un foyer, avoir feu et lieu (au sens actuel de louer ou de posséder un logement comme propriété privée dans une société capitaliste moderne) — tout cela exige des apprentissages sociaux complexes. Ainsi donc, avoir un domicile ce n'est pas, disons, comme avoir des yeux ou des dents, des facultés ou des organes qui font partie de l'héritage biologique reçu à la naissance et dont le développement n'exige aucun effort volontaire. L'établissement du domicile se

compare plutôt à l'acquisition du langage: au départ, comme l'apprentissage de la langue maternelle, il se fait par imitation; plus tard, comme la maîtrise de sa propre langue et d'une langue étrangère, il exige un effort délibéré et un entraînement.

Presque tout ce que j'ai dit sur l'établissement du domicile s'applique aussi à la raison. Il est évident que nous venons tous au monde, et souvent le quittons, sans posséder une once de raison: sans langage verbal, ni entendement, ni rien de ce que nous associons à l'idée d'un esprit sain ou de santé mentale. C'est pourquoi il est absurde de parler de maladie mentale pour un nouveau-né, mais il ne l'est pas du tout de parler de maladie physique. La santé mentale — comprise comme l'entendement sain, l'aptitude à interpréter le milieu ambiant et s'y débrouiller — est une faculté que nous acquérons graduellement, dont nous pouvons être privés à tout moment et que nous sommes presque sûrs de perdre, si nous vivons assez longtemps. Les termes *domicile* et *santé mentale* renvoient donc à des biens personnels complexes, que nous devons acquérir et garder par un effort soutenu. En réalité, pour élire domicile, une personne doit avoir et l'aptitude et la volonté de se donner un logis, et il arrive qu'à certaines personnes l'une ou l'autre ou les deux fassent défaut, occasionnellement ou tout le temps.

*
* *

Quand on dit qu'un abri n'est pas un domicile ou un foyer — au sens du *home* anglais —, on met le doigt sur certaines des aptitudes économiques et concrètes nécessaires pour établir son logis[1].

Le foyer, le *home*, est le lieu du cœur: ce n'est pas seulement un abri, c'est un centre d'affection, le centre de l'affection familiale. Le terme *foyer* définit une relation profonde d'attachement et de dépendance, comme dans foyer national, foyer nourricier, foyer pour vieillards. Le terme *maison*, par contre, est plus impersonnel, plus formel. Un foyer a quelque chose de distinctivement humain, de personnel et de social qui nous situe en société, mais aussi qui nous sépare et nous protège d'elle.

Qui, alors, compte-t-on comme sans foyer? La réponse à cette question, de même qu'à la question «Qui compte-t-on comme malade mental?», dépend largement de qui fait le décompte. Je ne veux pas ici minimiser les drames que désignent ces vocables, mais plutôt souligner les biais tactiques et intéressés des recenseurs. Comme exemple savoureux des excès où peuvent mener de tels décomptes biaisés, mentionnons l'affirmation de l'animateur de télévision du réseau NBC, Tom Brokaw, que 65 millions d'enfants américains vivent dans la pauvreté (Brokaw, 1989, 22). Or les États-Unis comptent 65 millions d'enfants

en tout! D'autres chiffres — comme ceux qu'invoquent les défenseurs professionnels des sans-abri quand ils parlent de 3 millions de clochards aux États-Unis — ne sont aussi que de simples falsifications tactiques. L'Urban Institute et le National Bureau of Economic Research (Bureau national de recherche économique), deux centres de recherche privés et respectés, avancent plutôt le chiffre de 500 000 environ (Hazlett, 1990, 58).

Le biais dans le décompte des sans-abri est particulièrement évident quand on combine folie et clochardisation, la première étant la cause et l'autre l'effet. Car, une fois que les sans-abri deviennent un groupe publiquement identifié, dramatisé, plaint et isolé — comme les épileptiques et les homosexuels autrefois — les psychiatres ne perdent guère de temps à les voir tous comme des malades mentaux. Il en résulte que chaque Américain informé et compatissant sait très bien maintenant que la plupart des personnes sans abri ont besoin de soins psychiatriques, qu'elles le veuillent ou non. «Nous avons trouvé intérêt», pontifie Neal L. Cohen, directeur de la psychiatrie au Gouverneur Diagnostic and Treatment Center à New York, «à creuser le rapport entre le clochardisme et la maladie psychiatrique majeure. Le clochardisme n'est-il simplement qu'un autre phénomène démographique, ou le symptôme d'un profil pathologique unique qui met ces gens à part des autres malades mentaux chroniques?» On n'a pas besoin de s'interroger longtemps pour connaître la réponse de Cohen. «Les malades mentaux sans abri, affirme-t-il, représentent une sous-population, distincte cliniquement, qui présente souvent des symptômes à la fois positifs et négatifs de schizophrénie.» (Cohen, 1989, 20).

Ces explications du clochardisme évitent commodément de tenir compte du contrôle des loyers, de la spéculation immobilière ou *gentrification* (la destruction systématique des maisons bon marché et leur remplacement par des copropriétés dispendieuses et des édifices à bureaux) et l'abrogation des lois contre le rôdage et le vagabondage. Chacun de ces facteurs contribue de façon importante à transformer les pauvres des villes de personnes ayant de mauvaises conditions de logement mais qui se logent eux-mêmes en abstractions sans abri logées par des corps publics ou finissant dans la rue.

*
* *

Il me reste quelques remarques à faire sur l'aide à apporter aux «sans-abri» (une catégorisation que je rejette; je n'emploie le terme que pour les besoins de la communication). Sans aucun doute, si quelqu'un croit que le clochardisme est surtout un problème économique, il en cherchera le remède surtout en termes économiques: c'est-à-dire de plus

grandes allocations de bien-être social, des bons de logement, des logements à bas prix, etc. Par contre, si quelqu'un pense que le clochardisme est surtout un problème de santé mentale, il en cherchera la solution en termes psychiatriques surtout: c'est-à-dire des fonds accrus pour les services de santé mentale, des lois plus strictes en rapport avec les engagements financiers, l'intensification de la lutte contre la drogue, etc. Je crois que ces deux types de réponses sont mal inspirés. Je suis persuadé qu'une fois que nous perdons de vue la personne réelle, les efforts que nous déployons pour l'aider comme entité abstraite ne servent tout au plus qu'à gonfler nos propres egos. Il est facile de cerner la différence entre les deux sortes d'aide: l'aide à la personne réelle procède du sens de l'amour fraternel, tandis que l'aide à la personne abstraite émane de l'amour de soi. La première sait toujours épargner la dignité et l'estime de soi du bénéficiaire; l'autre invariablement diminue le bénéficiaire et rehausse l'image publique du bienfaiteur. La première ne peut jamais être coercitive; la deuxième le peut et l'est souvent. Bref, l'aide à la personne réelle est une vertu qui trouve sa récompense en elle-même, tandis que l'aide à la personne abstraite est un vice qui se révèle en apportant une gloire publique à son auteur. Les écrits de Jonathan Kozol en sont un exemple:

> Un abri digne et salubre (déclare-t-il) doit offrir à chaque famille une pièce ou une suite de pièces sûres, avec l'espace approprié selon la taille de la famille; des réfrigérateurs dans chaque appartement; des cuisines ou des cuisinettes pour chaque famille ou chaque groupe de famille; des téléphones disponibles sur tous les étages; ... des possibilités de thérapie sur les lieux pour les victimes de la drogue; des programmes d'alphabétisation et de formation professionnelle pour les adultes, des bibliothèques, des lieux de réunion, des films et d'autres divertissements, des aires de jeux pour les enfants et des lieux séparés où les parents peuvent se détendre dans un environnement civilisé.... (Kozol, 1988, 196-7).

Kozol ne s'arrête jamais pour se demander pourquoi, dans une société qui fournit tout cela gratis à ceux qui en ont «besoin», quelqu'un accepterait un emploi peu payant. Par contraste avec la solution de Kozol, qui illustre le vice du simulacre d'aide que les professionnels de l'aide publique offrent aux personnes abstraites, le poème de Robert Frost «La mort d'un journalier» met en lumière la vertu de l'aide véritable que des gens ordinaires peuvent apporter à une personne réelle.

Frost raconte l'histoire de Silas, un vieux journalier peu fiable. Il était disparu depuis quelque temps mais, un jour, Mary le surprend en train de dormir dans la grange. Son mari Warren n'est pas là; mais comme Silas a l'air épuisé, Mary décide de lui offrir un lit dans la maison. À son retour, Warren s'objecte: «Je ne veux pas le voir ici!», dit-il. Touchée de compassion, Mary fait front: «Warren, dit-elle, il est

revenu trouver un foyer pour mourir. Tu n'as pas à craindre qu'il te quitte cette fois.»

«Un foyer», reprend Warren sur un ton railleur. «Oui, quoi d'autre qu'un foyer?», répond Mary, puis elle ajoute les fameux vers: «Le foyer est l'endroit où, quand vous devez y aller, / On doit vous laisser entrer.» Warren continue de s'objecter, rappelant à Mary que Silas a un frère qui est riche: «Pourquoi ne va-t-il pas là? Son frère est riche. Il est quelque chose comme directeur de banque.» Alors Mary dévoile à Warren la signification évidente du comportement de Silas:

> «Aies donc pitié de Silas. S'il avait quelque fierté à faire valoir sa parenté, ou quelque chose à obtenir de son frère, crois-tu qu'il resterait toujours aussi muet là-dessus? .... Si peu qu'il soit Il n'ira pas s'humilier jusqu'à plaire à son frère.»[2]

Warren se laisse fléchir. Alors qu'il se lève pour aller vérifier l'état de Silas, Mary fait valoir autre chose: «Warren, songe à ceci, je t'en prie: il est venu t'aider à irriguer le pré. Il a son projet. Tu ne dois pas en rire.» Selon Mary, il faut faire comme si Silas recevait le gîte en échange de l'aide qu'il apporte aux travaux de la ferme. Le poème se termine sur Warren découvrant Silas mort dans le lit (Frost, 1914).

*
* *

L'idée qu'une personne pauvre a besoin d'aide et que ceux qui ne sont pas pauvres doivent l'aider est à peu près aussi vieille que le monde. Comme on vient en aide aux pauvres depuis des millénaires et qu'il y a encore de nombreux pauvres dans le monde, l'élimination de la pauvreté n'est pas, de toute évidence, un problème du même ordre que l'éradication de la variole. La raison s'y trouve en partie dans la définition de la pauvreté, et en partie dans le fait que la variole peut être éradiquée sans la collaboration de la personne qui en est ou peut en être atteinte, ce qui n'est pas le cas de la pauvreté. Et cela nous ramène à cet ancien adage chinois sur les deux façons d'aider l'homme qui a faim, soit: en lui donnant un poisson ou en lui montrant à pêcher.

Dans le cas des sans-abri aux États-Unis aujourd'hui, ni l'une ni l'autre de ces méthodes ne convient, et l'on devrait dire clairement pourquoi. Donner un abri à la personne sans foyer n'est pas approprié parce que l'abri qu'on lui fournit n'est pas le genre de toit qu'il veut. Montrer à la personne sans abri à s'en trouver un ne marche pas, non plus, parce que l'élève ici ne peut ni ne veut apprendre à se loger. Il n'y a là rien de nouveau sous le soleil. C'est d'ailleurs pourquoi, durant de longues périodes, les pauvres ont été logés plus ou moins contre leur volonté; et pourquoi les experts qui proposent de régler le problème des sans-abri continuent de jouer avec l'idée d'utiliser la coercition pour

loger les bénéficiaires de leurs généreuses idées. Il va sans dire que personne, moi compris, n'a trouvé la solution parfaite au problème. Ce que je veux souligner ici, c'est que nous ne pouvons même pas commencer à prendre le problème en main tant et aussi longtemps que nous nous concentrons seulement sur la situation difficile des sans-abri et refusons d'envisager notre propre situation par rapport aux sans-abri: notamment, le conflit — dans nos esprits et dans notre société — entre les droits du sans-abri à l'autonomie, la liberté et la responsabilité, et nos droits à tous, sans-abri ou non, à des espaces publics officiellement dévolus à d'autres fins que celles d'abriter des sans-abri.

Notes

1. *NDT.* L'auteur se lance ici dans une digression sémantique, proprement intraduisible, où il fait la distinction entre les termes *home* et *house*, et, pour illustrer l'intimité du premier et l'impersonnalité du second, il donne quelques exemples de mots formés avec l'un et l'autre, tels que *homeland, foster home, doghouse, courthouse, madhouse*. Il se sert ensuite de cette analyse pour jeter un nouvel éclairage sur les *homeless*.
   Les génies du français et de l'anglais n'étant pas ici à l'unisson, il a fallu trouver des analogies qui respectent plus ou moins la pensée et la démarche dialectique de l'auteur, à notre grand regret.
2. *NDT.* La traduction du poème de Frost est de nous.

Références

CÉLINE, L.F., The life and work of Semmerlweis in Celine, L.F., *Mea Culpa and the Life and Work Semmelweis*, traduit par Robert A. Parker, 1979, Howard Fertig, New York.

HIMMELFARB, 1983, *The Idea of Poverty: England in the Early Industrial Age*, Random House, New York.

HAZLETT, T., 1990, Homeless: the movie, *Reason*, January, 58.

BROKAW, T., 1989, quoted in Most alarming statistic, *Time*, October 17, 22.

COHEN, 1989, quoted Homeless mentally: distinct psychiatric subgroup, *Clinical Psychiatric News, 16*, 20.

KOZOL, J. 1988, *Rachel and her Children: Homeless Families in America*, Crown, New York.

FROST, R. 1914, The death of a hired man in Mathiessen, F.C., ed., 1950, *The Oxford Book of American Verse*, Oxford University Press, New York, 553-559.

Thomas Szazs
Professor of Psychiatry
State University of New York
Health Science Center Syracuse